

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



La littérature féminine au Maroc : témoignage d'une condition et voix / voie pour l'émancipation

Omar Benjelloun  and Khaoula Zerrad

Volume 20, Number 2, 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1108458ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v20i2.4175>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Benjelloun, O. & Zerrad, K. (2023). La littérature féminine au Maroc : témoignage d'une condition et voix / voie pour l'émancipation. *Voix plurielles*, 20(2), 48–57. <https://doi.org/10.26522/vp.v20i2.4175>

Article abstract

L'écriture, pour la femme marocaine, a souvent été confrontée à des obstacles majeurs : une société foncièrement machiste, des traditions prioritairement patriarcales et un système implacablement étouffant pour la créativité féminine tous azimuts. La littérature se présente alors pour elles, longtemps victimes de discrimination, d'injustice, d'asservissement et d'exclusion, comme un défi leur permettant de lutter contre l'oppression, d'arracher leurs droits et jouir de l'émancipation.

© Omar Benjelloun, Khaoula Zerrad, 2023



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

**La littérature féminine au Maroc :
témoignage d'une condition et voix/ voie pour l'émancipation**

Omar Benjelloun, Université Sidi Mohamed Ben Abdallah. Fès. Maroc

Khaoula Zerrad, Université Sidi Mohamed Ben Abdallah. Fès. Maroc

Résumé

L'écriture, pour la femme marocaine, a souvent été confrontée à des obstacles majeurs : une société foncièrement machiste, des traditions prioritairement patriarcales et un système implacablement étouffant pour la créativité féminine tous azimuts. La littérature se présente alors pour elles, longtemps victimes de discrimination, d'injustice, d'asservissement et d'exclusion, comme un défi leur permettant de lutter contre l'oppression, d'arracher leurs droits et jouir de l'émancipation.

Mots-clés

Souffrance ; Auteures marocaines ; Emancipation

La naissance de femmes marocaines à l'écriture n'a pu se faire, ni en contournant les spasmes et les convulsions d'une « délivrance » tardive et parfois chaotique, ni sans risque d'avortement, ni en évitant la procréation d'un enfant monstrueux. (Rachida Saïgh Bousta 29)

Selon la critique littéraire française Béatrice Didier, toute écriture littéraire se veut, d'abord et avant tout, le champ d'un combat acharné entre un désir personnel, une volonté individuelle et le devoir social : le penchant pour l'écriture se trouve souvent confronté aux hostilités sociales octroyant aux auteurs masculins l'exclusivité de l'activité scripturale (11). C'est dans ce sens que la littérature de femmes, comparativement à sa devancière masculine, a toujours été marginalisée, subversive et, pour tout dire, perçue comme étant inutile : « Le champ de l'écriture féminine, selon Didier, est plus restreint que celui de l'écriture masculine. Les classes sociales et les époques où elle a pu se réaliser sont étroitement circonscrites » (11). Ainsi, l'écriture, pour une femme, dépasse le ludique, le divertissant, passe au-delà du loisir et du passe-temps, pour constituer un besoin viscéral de s'affirmer en tant qu'être autonome, la réponse à une brûlure, à une laceration, un engagement visant à panser une fracture et à emprunter la voie de la dénonciation.

Dans une société, notamment maghrébine, où le statut de génitrice est idéalisé, le rôle de ménagère est sacralisé, la fonction de garante de la survivance du groupe est prioritaire, l'activité créative n'est pas la bienvenue. C'est dans ces convulsions spasmodiques, dans cet

univers de la fêlure, de la douleur, de l'injustice, de l'iniquité, de l'indignité et du deuil que cette littérature voit le jour. Enfance marginalisée, féminité instrumentalisée, corps brutalisé, sexualisé, existence excisée, maternité désacralisée, virilité divinisée, deuil généralisé, identité déshumanisée, droits monopolisés, l'écriture féminine au Maroc semble traversée par un topoï unique : la souffrance. Les écrivaines marocaines, pour la plupart, sondent les abysses d'une société patriarcale, machiste, implacablement étouffante pour les femmes. Il est question, pour elles, de remuer le couteau de l'écriture dans les plaies d'une culture marocaine astreignante ayant dévalorisé la femme qui, pourtant, a toujours joué un rôle-phare aussi bien au niveau historique, politique, culturel ou religieux. Fatema Mernissi, Halima Ben Haddou, Nadia Ayoub, Siham Benchekroun, Yasmine Chami, Houria Boussejra, Touria Oulehri, Siham Abdellaoui, Farida Bouhassoune, pour ne citer que celles-là, ont relevé le défi en consentant à plonger leurs plumes dans les égouts, à installer leurs chevalets dans la fange, à explorer les zones d'ombre, les lieux-tabous, les souterrains d'un Maroc profond, méconnu, d'une société, commercialisant l'image de l'égalité et de la justice alors qu'elle est embourbée dans la ségrégation, la discrimination et la déchéance.

Pour ces femmes, alors, écrire n'est pas un choix, mais plutôt un acte conscient qui émane d'une volonté profonde de témoigner d'une condition, de fuir un ensemble de contraintes et d'accéder à une sorte de libération. Cette littérature se présente comme un cri, un réquisitoire, un gémissement fait dans l'urgence afin de communiquer sa souffrance, de reconquérir sa confiance et de rétablir son existence. Confessions salutaires, autobiographies spontanées et sincères, témoignages esthétiques à vertus thérapeutiques, cette écriture est, selon de nombreux critiques, l'expression du dégoût, mais aussi et surtout celle d'un projet, d'un espoir : « Si, pour certains, écrire c'est porter témoignage sur sa vie ou un événement et se taire ensuite, pour plusieurs autres, écrire, c'est échapper à une condition dans laquelle on ne peut s'exprimer, c'est sortir du silence, s'extérioriser » (Déjeux 196). Ecrire, c'est, en somme, « sortir de la vie publique, s'affirmer, se libérer » (195), « confirmer son égalité vis-à-vis de l'homme », « se faire connaître et prouver sa personnalité » (Zeroual¹, citée dans Déjeux 194) ; s'exprimer, pour ces femmes, c'est « choisir de vivre » (Vallet², cité dans Déjeux 194). La littérature féminine marocaine, en-deçà de la peinture de la douleur, de la dénonciation des travers, correspond, en fait, à une sorte d'autoanalyse constituant un moyen d'émancipation, de libération et une voie/voix salutaire pour sensibiliser les lecteurs.

Écrire : faire le récit de la douleur

S'il est vrai que le statut et le rôle de la femme ont connu un changement positif long et profond grâce à des facteurs endogènes et exogènes, il n'en demeure pas moins que, dans une société machiste où le poids de la tradition est encore écrasant, les femmes continuent de nos jours à mener une lutte sans merci afin de reconquérir leurs droits confisqués. La scène littéraire marocaine connaît à partir des années quatre-vingts « un véritable développement et semble, de plus en plus, gagner du terrain comme pour rattraper le temps perdu » (Saïgh Bousta 269). Il s'agit de récits poignants où le lyrique rime avec le pathétique, le poétique fusionne avec le tragique et où le sort – qui n'est autre que la société traditionnelle – s'abat implacablement sur les femmes.

Dans ce sens, l'écrivaine recourt à la plume non seulement dans le but de témoigner de sa détresse et sa lutte, mais aussi pour parler d'autres femmes et à d'autres femmes, et, ainsi, participer à la libération collective. « Yezza, c'est à ta place que j'écris » (Sbaï 62), avance Hayat dans *L'enfant endormi*. C'est une façon de tisser un lien, d'établir une sorte de complicité entre les deux femmes, mais aussi entre toutes les femmes évoluant dans les mêmes conditions et endurant les mêmes souffrances. Son projet possède alors une dimension universelle puisque c'est, de façon générale, l'identité féminine libérée du joug masculin qui est en jeu. En effet, la prise de la parole des femmes marocaines émane, fondamentalement, d'un besoin – conscient ou inconscient – de dire et d'écrire la pluralité, ce que Marc Gontard appelle « la revendication du Moi-femme qui n'est possible qu'à partir du déport vers l'Autre » (182). Une telle mise à nu, dans cette littérature féminine au Maroc, prend la forme d'une représentation paroxystique de la douleur, une sorte de « cri lancé à ceux qui veulent lui imposer la loi du silence » (Bouhassoune 49).

Le déchirement, le chagrin, l'affliction, l'angoisse, la persécution, le malaise, la désolation sont autant de thématiques qui tissent, de bout en bout, cette écriture pour constituer la pierre angulaire sur laquelle repose l'édifice scriptural de ces femmes et l'origine-même de leur créativité. Mères abandonnées, filles dominées, femmes comprimées, épouses stériles, diffamées, bonnes profanées, polygamie imposée, trahison vulgarisée, viol diffusé, harcèlement popularisé, violence et frustration universalisées, sont autant de topoï qui poussent les femmes évoluant dans une sorte de *locus terribilis*, à brandir leurs plumes pour sortir leurs souffrances de l'anonymat, décharger leur hargne, afficher leur dégoût et cracher leur indignation contre un système social qui s'acharne à broyer leur identité, leur sensibilité, leur particularité et qui croit dur comme fer que « le déshonneur ne peut venir que des filles, que les garçons ne sont pas responsables » (Bencheikroun 96). Une telle mentalité sexiste, misogyne

et raciste accule les femmes à briser les chaînes du silence, à s'insurger contre la soumission, l'asservissement et le dénigrement pour réclamer, haut et fort, leur autonomie.

Ainsi, Benchekroun, dans son chef-d'œuvre *Oser vivre*, met sous projecteur les désappointements ressassés d'une narratrice qui souffre énormément dans son foyer à cause d'un époux présentant une sorte de bipolarité : aveuglé soumis à sa mère, monstrueusement dur avec sa femme. Le message de l'écrivaine est on ne peut plus clair : la femme est persécutée, d'abord et avant tout par la femme. Comment parviendra-t-elle à améliorer sa condition alors que c'est sa semblable qui s'acharne à la détruire ? En perpétuel conflit avec sa belle-mère contre qui elle livre un combat sans merci, en désaccord avec un mari inapte à gérer son foyer et à prendre en charge sa famille, ne pouvant avoir un métier qui lui assurerait une indépendance minimale, la narratrice assiste, impuissante, à l'injustice d'une société qui « s'attelait tranquillement à détruire [ses] ambitions d'être libre et qui [lui] inculquait, dans une certitude errante, le mépris de [sa] condition » (69). Victime permanente de réification, encline au mutisme et à la subordination, réservoir de douleurs et de frustrations, réceptacle de la honte, de complexes et de l'humiliation, la narratrice est tout sauf un être humain. Même l'acte sexuel est vécu comme une lacération, une brûlure ou, pour tout dire, un viol tortionnaire nauséabond :

Plus tard, dans la nuit, pendant l'étreinte invitée, elle luttait de toutes ses forces, yeux fermés et poignets crispés, contre son envie de vomir ou d'éclater en sanglots, son humiliation de garder, contre son gré, ses cuisses raidies mais ouvertes et elle se demandait avec désespoir où elle puiserait le courage de subir, toute sa vie, ce viol absurde et légal de son corps. (132)

Les propos bousculent certes par leur transparence et leur clarté, mais cette question de la sexualité, longtemps tenue comme tabou dans la société marocaine, a, ces dernières décennies, soulevé des débats houleux et des discussions polémiques. Comment une femme pourrait-elle subir, par devoir conjugal, social ou religieux, un « viol » sexuel sporadique avec un homme pour qui elle n'éprouve aucun sentiment, envers qui elle ressent du dégoût voire de la haine ? Il s'agit, dans le roman, du témoignage d'une femme dont la féminité est bafouée, dont la sensibilité est étouffée, dont la place est dénigrée et dont le rôle est strictement réduit : machine ménagère, objet sexuel et réceptif procréatif.

Dans sa fiction *La répudiée*, Oulehri, romancière marocaine contemporaine, brosse avec véhémence et acrimonie le trauma et les séquestrations de la femme stérile, délaissée sous des pressions sociales et familiales après une quinzaine d'années de mariage au profit d'une autre plus jeune et plus féconde. Le récit se présente comme un journal intime, une série de confessions torrides des humiliations ressassées, des angoisses recensées et de provocations

insensées. Quoique matériellement autonome, socialement reconnue, Niran, l'héroïne du roman, éprouve une écorchure, une ulcération, endure le martyr, la vexation, ressent la honte, le déshonneur et la dégradation, subit l'opprobre et l'oppression suite au divorce qui a provoqué en elle une sorte de schisme intérieur et l'a jetée dans la dépression : « je me sens humiliée dans ma chair, dans ma dignité... au-delà de l'abandon et de ses tragiques souffrances, se profile un message social que je me sens impuissante à affronter » (23).

L'abandon conjugal pour cause de stérilité paraît, pour elle, un acte aberrant qu'elle ne parvient, tout au long du récit, ni à comprendre ni à justifier. De la fille joviale, énergique, optimiste et confiante qu'elle fut, Niran crapahute dans une sorte de torpeur paralysante, d'auto-torture obsessionnelle frôlant la folie, l'empêchant d'oublier cette nouvelle condition et de mener une existence ordinaire : « Une voix, confesse-t-elle, prend un malin plaisir à me répéter ce terme humiliant qui porte en lui tout le mépris de l'être humain, toute l'injustice d'une situation juridique insupportable » (11). Ce trauma la pousse à réduire ses sorties, à se recroqueviller sur elle-même et à sombrer dans un autisme consenti car elle « avai[t] l'impression que les rues n'étaient peuplées que de femmes enceintes... [et cela lui] donnait le sentiment d'être la seule femme stérile au pays » (23).

Parler de soi, de ses soucis, de ses besoins, de ses souffrances semble, en somme, être le but crucial de cette littérature de femmes. La voie de la libération est, du coup, tributaire de ces voix qui communiquent leur détresse et appellent à une révolte susceptible de remettre à ces êtres sensibles leurs valeurs et leurs droits.

Écrire : un remède contre le trauma et le délire

La romancière française Annie Ernaux, lauréate du prix Nobel 2022, déclare dans un entretien télévisé : « Pour moi, écrire, au fond, c'est saisir ce qui me traverse mais en ayant conscience que je ne suis pas seule à être traversée par ces choses » (citée dans Rérolle, n.p.). Dans cette logique, c'est pour le besoin de faire part d'une condition féminine bafouée et d'établir le décor d'une société usurpatrice que les femmes marocaines brandissent leurs plumes, via des récits en abyme, où des voix se succèdent et s'emboîtent, afin de redorer le blason d'un *Moi-femme* longtemps anéanti. Car, ajoute Ernaux, « si je ne les écris pas, les choses ne sont pas allées jusqu'à leur terme, elles ont été seulement vécues » (*Jeune homme*, 29).

Affirmer sa complexité, son individualité, dire son mépris, son animosité, dénoncer l'injustice, la brutalité, cracher sa répulsion, son hostilité, faire appel à l'humanisme et à la liberté, telles semblent les fins fondamentales de cette littérature qui dépasse l'instantané, le

contemporain et le régional pour embrasser l'universel. C'est un projet, un engagement, celui notamment de Fatema Mernissi, Zakia Daoud, Houria Boussejra, Yasmine Chami entre autres, qui tracent de bout en bout l'œuvre des écrivaines marocaines en les amenant à sortir de leur mutisme, à s'insurger contre leur assujettissement, à investir leur réel sordide, leur vécu endeillé pour faire passer leur message et échapper à cette folie qui les pourchasse pour parvenir à une quiétude physique et psychologique. A cet égard, l'explicit de *Chama*, roman de Benchebkroun, est révélateur :

En relisant ce que j'ai écrit cette année, j'ai souri à plusieurs passages. J'ai reconnu mes excès et mes orgueils. Mais si ma peine est bien moins vivace qu'avant, aujourd'hui, elle a pris un sens pour moi : il a fallu ce deuil pour que j'aspire à vivre vraiment. J'ai l'impression d'avoir été comme éteint, mais que cette souffrance m'a rendu neuf à la vie. Qu'elle m'a éclairé. Sans elle, j'aurais probablement poursuivi mon chemin aussi aveugle que je l'ai commencé. (131)

Ce témoignage expose l'effet magique de l'écriture sur le cœur meurtri, l'âme endolorie et le corps ensanglanté. Évidente est l'opposition entre l'état du narrateur « *avant* » l'écriture et après, « *aujourd'hui* ». Deux champs lexicaux antinomiques vont parallèlement : celui de la tristesse (*peine / souffrance / deuil / aveugle*) et celui de la joie (*sourire / vivace / neuf*). Dans cette perspective, l'écriture est présentée comme une thérapie, un prospectus médical à effet *placebo*, en somme, une renaissance. Le contraste lumière / pénombre est ostensiblement apparent : les nuages de la tristesse, la cécité, ne pourraient être dissipés que par l'acte scriptural qui procède à une sorte d'épuration du corps et de l'esprit.

De fait, les femmes marocaines, paraît-il, se mettent à narrativiser leur vécu non par plaisir, ni par loisir, encore moins par choix, mais elles y sont contraintes par devoir envers leurs semblables. Les manifestations, les revendications avortées, font place désormais à la lutte via l'écriture, cette voix qui s'insurge, ce cri qui se révolte et cette loi qui fraie son chemin dans le monde pour une fin sensibilisatrice. Le trauma verbal, social, affectif et législatif³ pousse ces femmes à se munir, dans l'urgence, de leur potentiel littéraire et artistique en vue d'améliorer leur condition et de *les rendre neuves à la vie*. Pouvoir salvateur, exercice compensateur, acte libérateur, forme d'escapisme, abri contre la monomanie, l'écriture apaise les aléas de l'existence et les maux de la vie : « Crise de l'identité, tentative d'une affirmation de soi, remise en question d'une société tournée vers le passé. Tels sont les axes thématiques fondamentaux auxquels cette littérature se trouve 'naturellement' obligée de s'attaquer » (Bouhassoune 50).

L'acte de l'écriture, pour une femme lacérée, notamment l'écrivaine marocaine, dépasse le ludique, l'esthétique, pour constituer la raison prépondérante servant à poursuivre

la lutte. Pour qu'un changement ait lieu, pour que la situation puisse s'améliorer, pour que l'injustice soit neutralisée, il faut, tout d'abord, que la souffrance soit verbalisée : « Cette histoire, déclare Mernissi dans son roman *Rêves de femmes*, n'est pas une histoire d'oiseaux. C'est notre histoire aussi. Elle parle de nous, de vous et de moi. Être vivant, c'est bouger, chercher des lieux qui vous conviennent, arpenter la planète à la recherche d'îles plus hospitalières » (259).

Aller au-delà des obstacles, parvenir à s'affranchir du quotidien, du prosaïque, à s'ouvrir à la réflexion, à accéder à l'expression, à la communication, aspirer à l'émancipation, rendre publiques ses convictions, dire l'indicible, penser l'impensé, signifier l'ineffable, donner texte au contexte, apporter un sens au non-sens, telles sont les vertus curatives de l'écriture qui se veut un réel exutoire de décompression :

La femme, avance Monique Gadant, est celle qui n'a pas de parole, n'a pas de nom. Si elle s'empare de l'écrit, elle s'emparera de la parole et menacera les règles de la séparation des sexes (Infiçal), condition d'existence de la société. Elle violera la loi que les hommes eux-mêmes doivent respecter. Il est donc interdit deux fois à la femme de parler (d'elle). (271)

Cette littérature, pour les femmes maghrébines, est, en définitive, un moyen de résistance et de subversion, de lutte et de rébellion, un dépassement des frontières, de l'espace qui leur est alloué et une ouverture à l'existence libre. Or, peut-on vraiment parler de littérature féminine ?

Littérature féminine ?

Parler de littérature féminine au Maroc revient nécessairement à traiter les questions préliminaires ayant rapport avec l'opportunité de l'identification d'une catégorie littéraire fondée sur le genre. Les valeurs sont certes universelles, néanmoins cette problématique a souvent suscité des débats. Didier, spécialisée dans l'écriture des femmes au Maghreb, reconnaît et, en même temps, dénie l'existence d'une écriture spécifiquement féminine. Si, pour elle, il existe une écriture proprement féminine, elle risque d'être confinée dans un *ghetto* susceptible de la placer dans une position inférieure par rapport à sa semblable masculine. Pourtant, la chercheuse admet que les écrits rédigés par les femmes « paraissent avoir des traits communs qui, sans avoir été recherchés systématiquement, se révélaient de façon indéniable à l'analyse » (10). Elle parvient à la conclusion que voici : « S'il est presque difficile, sinon impossible, de traiter de façon théorique de l'écriture féminine, il est bien vrai que, dans la pratique, les écrits de femmes ont une parenté qu'on ne trouverait pas dans les écrits d'hommes ».

Eu égard à ce constat, il serait difficile de percevoir le produit littéraire féminin, selon le regard de Didier et aussi du critique marocain Khalid Zekri, comme un produit indépendant et autonome possédant ses propres mécanismes et ses règles spécifiques. Toutefois, les fictions des femmes marocaines regroupent généralement un ensemble de traits communs appartenant au roman d'apprentissage, majoritairement dans une version autobiographique. Il s'agit du parcours initiatique d'une femme à l'issue duquel elle sort avec une série de déceptions mais aussi de formations, d'expériences et d'enseignements. Zekri parle du « récit d'une difficile intégration de la femme comme sujet à part entière dans la communauté » (154). Selon cet angle de vue, l'intérêt ne figure pas dans le classement de l'écriture littéraire selon les critères du genre, mais, plutôt, dans la lucidité des discours mettant en scène la relation du Moi avec l'Autre, sous forme de lutte contre un système phallogocratique qui « assassine les rêves » (151), en vue de garantir la perspective d'un amour vécu comme espace de liberté.

D'un point de vue historico-littéraire, la littérature des femmes marocaines inclut des caractéristiques inhérentes à la modernité, en l'occurrence l'urgence de la prise de parole, le désir atavique de brandir sa plume pour faire part d'une identité singulière et, en même temps, plurielle. À ceci s'ajoutent des notions relatives à la postmodernité, notamment la conscience de la séparation entre le Moi et l'Autre. Ainsi, littérature et combat, écriture et militantisme fondent et se confondent dans un tout où « le roman féminin devient synonyme d'un engagement féministe » (161).

Un obstacle ralentissant la reconnaissance et le développement de cette littérature mérite, à ce stade de l'analyse, d'être mentionné : l'éternel retour des topoï employés, femmes asservies, hommes despotes, pères implacables, mères marginalisées, etc. Des propos tels que « Je suis maltraitée, je suis soumise, je suis un objet... » (Naciri 7) est un leitmotiv qui revient inépuisablement dans l'ensemble de l'œuvre féminine marocaine. Les écrivains, pour la plupart, brosent un tableau figé, une sorte d'image clichéique de la société marocaine qui s'est pourtant métamorphosée pendant ces dernières décennies. « C'est toujours, souligne Hammouti, dans leurs [femmes écrivaines] récits, l'homme autoritaire qui, à ces heures, joue au seigneur et dont les rapports avec les enfants sont loin d'être normaux » (100). Il est donc question de mots urgents pour représenter des maux poignants. Le social l'emporte sur le littéraire et l'esthétique cède au profit de l'éthique. Le genre romanesque chez la femme marocaine devient « une tribune pour transmettre un message, un moyen d'action sur et contre la société » (115).

Dépassant la classification générique, cette écriture féminine sert de soupape protectrice. C'est un moyen servant à déjouer la dépression. « Aujourd'hui, confesse Baha

Trabelsi, face à moi-même, je sens une irrésistible envie de faire le point [...] Je ne cherche plus à camoufler en moi ces émotions et ces images qui me torturent. Je les libère, une à une, crues » (8-9). Les écrits de ces femmes s'inscrivent donc dans un projet féministe puisqu'elles « se sentent investies d'une mission sociale » (Zekri 163), celle de dénoncer l'injustice et de défendre les femmes opprimées.

En définitive, l'exercice de l'écriture, pour les femmes marocaines, a permis un mouvement, un changement, un déplacement, une transgression des barbelés de la tradition, de la religion, une lutte pour reconquérir une condition, une sorte de revendication de l'identité, de l'individualité, une résistance contre la servilité, une ouverture envers l'altérité, un accès à l'humanisme et à l'universalité. L'écriture leur a permis de se réapproprier une expression confisquée, une sensibilité violée, une manière d'être au monde bafouée, tout en sollicitant une part de soi-même occultée. Écrire, c'est fonder une identité féminine capable de transférer des principes, des valeurs à des générations, c'est, à l'instar d'une procréation, *rendre vivace la vie*.

Bibliographie

Benchekroun, Siham. *Les jours d'ici*. Casablanca : Empreintes, 2003.

--- *Oser vivre*. Casablanca : Eddif, 2002.

Benzakour-Chami, Anissa. *Images de femmes, regards d'hommes*. Casablanca : Wallada, 1992.

Bouhassoune, Farida. « La littérature marocaine féminine de langue française : la quête de nouvelles valeurs ». *Littérature frontalière*, Università di trieste 20, Arono X, 2000.

Déjeux, Jean. *La littérature de langue française au Maghreb*. Paris : Khartala, 1994.

Didier, Béatrice. *L'écriture femme*. Paris : PUF, 1981.

Ernaux, Annie. *Le jeune homme*. Paris : Gallimard, 2022.

Gadant, Monique. *Le nationalisme algérien et les femmes*. Paris : Harmattan, 1995.

Gontard, Marc. *Le moi étrange : littérature marocaine de langue française*. Paris : Harmattan, 1993.

Hammouti, Abdellah. « Texte littéraire marocain de langue française : représentation(s), autoreprésentation ? » Publications de la faculté des lettres et des sciences humaines Mohammed premier, Oujda, 80, série : Etudes et séminaires, 25, (2003).

Mernissi, Fatema. *Rêves de femmes*. Casablanca : Le Fennec, 1997.

Naamane-Guessous, Soumaya. *Au-delà de toute pudeur*. Casablanca : EDDIF, 12e éd., 2007.

Naciri, Imane. *Ne me jugez pas !* Casablanca : La croisée des chemins, 2012.

Oulehri, Touria. *La répudiée*. Casablanca : Afrique Orient, 2001.

--- *Les conspirateurs sont parmi nous*. Rabat : Marsam, 2006.

Rérolle, Raphaëlle. *Écrire, écrire, pourquoi ? Annie Ernaux : Entretien avec Raphaëlle Rérolle*. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2011.

DOI: <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1092>

Saïgh Bousta, Rachida. *Romancières marocaines : « Épreuves d'écriture »*. Paris : Harmattan, 2005.

Sbaï, Noufissa. *L'enfant endormi*. Rabat : Edino, 1987.

Trabelsi, Baha. *Une femme tout simplement*. Casablanca : Eddif, 2002.

Zekri, Khalid. *Fictions du réel*. Paris : Harmattan, 2006.

Notes

¹ Zeroual, Khadija, « Sindibad », numéro 4, 15 novembre.

² Vallet, Alain. « Peuples du monde », numéro 192.

³ Il faut avouer que le système judiciaire marocain regorge d'un arsenal juridique favorable envers les femmes, or c'est sa mise à exécution qui laisse encore à désirer. La question n'est donc pas en rapport avec les lois, mais plutôt avec les mentalités qui ne veulent pas changer.